

CLAIRE LASNE DARCUEIL

« Le Conservatoire, école de la République »

Claire Lasne Darcueil est directrice du Conservatoire national supérieur d'art dramatique (CNSAD) à Paris



Pourquoi allez-vous quitter votre poste de directrice du CNSAD ?

J'ai effectué trois mandats, une première pour une femme. J'ai triplement innové car

j'ai commencé un intérim jusqu'au 30 juin. La procédure de sélection de la personne qui me succédera est en cours. Nous aurons un peu de temps pour nous parler mais transmettre presque 10 ans d'expérience professionnelle risque d'être un peu long.

Quel regard jetez-vous sur ces années ?

L'école a vécu une transformation. Je suis arrivée dans un climat pas facile, avec des pétitions de l'ensemble des élèves, des instances qui ne se réunissaient plus. Mon premier objectif a été d'entendre les raisons de cette révolte et de remettre l'école en activité. Puis j'ai commencé à travailler à l'ouverture au monde du Conservatoire, école de la République, elle coûte le prix d'une université avec tout un système de bourses en plus de celles du Crous. Il fallait lutter contre certains mécanismes d'autocensure. Je ne voulais plus que quelqu'un né à Saint-Maurice-la-Clouère ou en banlieue puisse se dire : « *Le CNSAD, ce n'est pas pour moi* ». C'est aussi pour cela que nous avons mis en place des classes préparatoires à Bobigny.

Comment le CNSAD a-t-il enrichi son projet ?

Cela a abouti à une représentation du monde géosociale beaucoup plus foisonnante. Lorsque je suis arrivée, on dénombrait chaque année 1 000 candidats, ils sont désormais 2 000. Pour être admis, il faut avoir entre 18 et 26 ans. Le règlement stipule qu'il n'y a même pas besoin d'être Français, en revanche, il faut parler le français. Aujourd'hui le CNSAD est ouvert sur la danse, le théâtre, les marionnettes, les écritures de plateau, le développement de répertoire. La troisième année est presque entièrement consacrée à des ateliers de création de spectacles. Et de films, désormais. Avec Yukunkun Productions, nous avons produit des courts-métrages diffusés sur Amazon Prime tels que *À l'abordage*, de Guillaume Brac, et *Contes de juillet* avec Arte. Nous en mettons un en route avec la réalisatrice Léonor Serraille. Cela participe de notre volonté d'ouverture, dans la lignée de ce qui avait été fait avec le film *L'âge des possibles*, de Pascale Ferran et les étudiants du TNS.

Justement, c'est pendant qu'il était au TNS qu'un étudiant accusé de viols et violences a dû démissionner.

***Les Amandiers*, le film où il jouait est nommé dans sept catégories pour les César prévus le 24 février. Que pensez-vous de cette affaire ?**

Un gâchis total, ma tristesse est immense. Car la parole des femmes se retrouve noyée dans un débat qui finit par nous faire oublier que le viol est un crime. Lui, sa carrière est finie et Valeria Bruni-Tedeschi, qui est une belle personne et une belle directrice d'acteurs, se retrouve mêlée à cela. Cela me fait mal car j'aime cette femme, c'est terrible qu'elle se retrouve dans une histoire aussi glauque. À la place du bon sens, il y a aujourd'hui de la haine. Mais notre responsabilité est aussi collective face aux violences. Il y a trop de gens qui ne bougent pas lorsqu'ils entendent un enfant se faire frapper. On se soumet trop à l'idée que c'est uniquement à la justice d'agir alors que nous avons des devoirs en tant qu'employeur et responsable pédagogique. La présomption d'innocence n'empêche pas la protection. Nous avons tous les outils pour cela, il n'y a pas que le pénal. Notamment dans le code de l'éducation. Louis Jovet disait qu'un metteur en scène est un régisseur, qu'il est responsable de la sécurité des personnes. Notre rôle c'est de mettre les élèves en sécurité pour qu'ils puissent ensuite prendre des risques, s'ouvrir, s'élever, s'aimer.

Vers l'international aussi ?

Oui, c'est très important. Cela a pu passer par l'Inde avec Ariane Mnouchkine mais aussi par Montréal ou la Russie. Je suis vice-présidente du réseau européen E:UTSA. Nous sommes impliqués dans des projets autour des bonnes pratiques et de la mutualisation comme Academix ou Change Now !, porté par l'Académie de Théâtre de Varsovie en Pologne, qui vient de fermer faute de chauffage. Il est crucial qu'on soit là en soutien, cela nous remet à notre place sur la notion de courage. Et sur la nécessité de faire évoluer les schémas.

Lesquels ?

On ne doit pas se laisser enfermer dans des récits, il faut s'interroger sur la place de la femme, sur l'histoire coloniale. Mais critiquer son pays n'empêche pas de l'aimer. Au CNSAD, j'ai eu la chance d'être bousculée tous les jours, cela m'a donné l'impression d'avoir grandi, que j'allais mourir moins bête

(rires). Le fait d'avoir arrêté toute activité artistique était une nécessité pour moi, je l'ai fait par loyauté. Je voudrais pouvoir finir le geste lancé au CNSAD à travers la formation à la mise en scène et le doctorat lié à la création. Je n'ai pas de mari riche qui me permettrait de me passer de salaire. J'observe que mes prédécesseurs ont tous plus ou moins accédé à des fonctions prestigieuses. Je serai la première à m'inscrire au chômage.

Pourquoi une telle position ?

J'ai traversé une série de moments difficiles. La Cité du théâtre, qui devait nous accueillir, a été suspendue pendant un long moment, c'était épuisant à gérer quotidiennement. Je ne devais rester que trois ans. Et puis il y a eu les attentats, notamment au Bataclan, qui ont bouleversé la jeunesse. Ensuite, la séquence Nuit debout. La moitié de mon école se rendait là-bas la nuit, nous en sommes arrivés à aménager les cours. Je me souviens que François Hollande était venu rencontrer les élèves pendant deux heures, c'était terrible, ils ne l'ont pas ménagé, il s'est en pris plein la figure. Puis on a traversé une autre épreuve, la mort d'une élève dans la rue, d'un arrêt cardiaque. Et ensuite l'explosion de la rue de Trévise... Nous n'avons plus eu de gaz pendant longtemps faute d'approvisionnement dans le quartier. Je retiens cette phrase de mon assistante : « *à part les invasions de sauterelles, nous aurons tout eu !* ».

Arrive ensuite la pandémie...

Ma petite équipe de 35 personnes a été formidable. Je n'oublierais jamais cette période où les gens tentaient de ne pas sombrer enfermés dans 9 m². Et j'ai failli y passer, le Covid, je l'ai eu. Je voulais partir avant mais je ne regrette pas d'avoir assuré le déroulement intégral de chaque période pour sauver les enseignements [Le concours d'entrée 2021 a néanmoins été reporté au printemps 2022, NDLR]. Nous sommes devenus établissement composante de l'université Paris Sciences et Lettres, avec qui nous partageons des valeurs très profondes, notamment une attention rare aux étudiants, qui s'est révélée concrètement par la distribution de masques pendant la crise sanitaire. J'ai une immense confiance dans cette génération et en même temps conscience de la lâcheté de la mienne, face à cet environnement épouvantable qu'on leur a légué. Le monde sera meilleur si on leur donne les clefs, ils ne doivent pas avoir à attendre 40 ans pour diriger une structure. **I**

PROPOS RECUEILLIS PAR NICOLAS MOLLÉ